

# Lettre de Suisse romande

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur**

Band (Jahr): **35 (1955-1956)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LETTRE DE SUISSE ROMANDE

Qu'est-ce qui change, de Berne à Fribourg, qui tout à coup devient perceptible? Ni la terre, ni la couleur des prairies et des bois, ni la langue, ni la gravité encore des collines, ni rien de ce qui s'exprime aisément et néanmoins chaque fois que les Romands rentrent chez eux par l'un de ces trains qui s'appellent maintenant *Hornuss* ou *Vigneron*, ils perçoivent une vibration nouvelle, du côté de Guin ou du lac de Biemme, ils éprouvent le sentiment obscur de franchir une frontière. Est-ce l'air qui devient un peu plus tendre, la lumière qui découvre un grain plus léger tandis que s'approchent les terres rhodaniennes? Est-ce le sentiment tout intime d'une rigueur dénouée, d'une autre manière d'accueillir l'existence? Il se peut. Tandis que nous tentions de prouver, dans notre dernière *lettre*, qu'il n'y a pas de *Romandie* mais des cantons romands très différents les uns des autres, nous voudrions suggérer ici, en guise d'introduction, que des liens pourtant existent, plus subtils que la langue, entre les terres d'en deça de la Sarine, mais des liens si discrets qu'ils se définissent mal.

Nous vous reprochons volontiers, Amis de la Suisse alémanique, votre gravité, votre application excessive aux soucis d'une vie qui n'en mérite pas tant. Mais quand nous allons à Paris, c'est nous ces Suisses sérieux et un peu lourds dont la démarche évoque la gravité du pas paysan dans le sillon. Nous sommes donc bien du même pays quand même et ce souffle que tout à coup je respire, avant le pont de Grandfey, est peut-être seulement un produit de mon imagination. La longue plateforme du Jorat prolonge Berne jusqu'aux coupures de la Venoge. Il faudra le tunnel de Chexbres et la découverte du lac pour nous donner vraiment des certitudes.

Pourtant, oui, bien des choses ont changé, de l'ordre intellectuel surtout, et je n'en voudrais pour preuves que nos soucis et nos espoirs d'écrivains. Nos soucis: il n'y a plus d'éditeurs de romans, en somme, en Suisse d'expression française; nos espoirs: voir Paris s'intéresser à nous. Deux de nos confrères viennent d'être accueillis fort aimablement sur les bords de la Seine, deux Genevois, et la Légation de Suisse, faisant coup double, réunit autour d'eux ce que la capitale française compte de plus éclatant dans le monde des lettres.

Le premier de ces écrivains est *Jacques Chenevière*. On le connaît bien des deux côtés de la Sarine puisque plusieurs de ses romans sont traduits. Voici du reste quarante ans qu'il publie des livres, qu'il édifie, pierre à pierre, avec une sage lenteur, une œuvre fine, délicate, parfaitement écrite et subtile. Chenevière est du reste un peu Parisien; il est né, il a vécu son enfance à Paris, étant de mère française; et cependant, ses livres sont essentiellement genevois; ils peignent la bonne société de la ville de Calvin, les banquiers, les professeurs, l'aristocratie de la rue des Granges, ceux que l'on appelait les Mômiers au temps du Sonderbund, ces libéraux de fine espèce contre qui s'insurgent, avant de les imiter, les jeunes gens, les jeunes filles qui, bientôt, seront pris à leur tour par les exigences mondaines, religieuses, financières... L'œuvre de Chenevière est tissée des oppositions familiales qui gardent ici presque toujours un ton d'honnêteté. Les sentiments les plus noirs affleurent parfois: ils ne vont presque jamais au-delà d'une phrase assez finement féroce. Rigueur d'un milieu contre laquelle se rebelle un goût inné de l'indépendance, de la fantaisie, d'une poésie discrète, un peu volage. Chenevière excelle à noter les nuances de ces âmes soumises et révoltées à la fois, de ces velléitaires qui cherchent un instant à s'émanciper mais bientôt retombent dans le sillon des habitudes. Son humour se complaît dans des tableaux doux-amers qui pourraient aller au drame mais qui demeurent, la plupart du temps, du ton le plus modéré.

Le dernier livre de Chenevière, *Le Bouquet de la Mariée* (Julliard), suggère avec allégresse les rites matrimoniaux dans ces milieux de la bonne finance et de la respectabilité. En vain, la vie, l'amour essayent-ils de rompre le réseau étroit des relations familiales, des habitudes mondaines: peines perdues. L'amour n'a qu'à se plier aux exigences qu'une société qui se respecte impose à tous les êtres humains normalement constitués. Nous nous retrouvons tous à l'église après avoir frôlé les catastrophes.

Le romancier des *Captives* a traité ici un thème mineur, une de ces comédies légères où l'on s'amuse discrètement. Il l'a fait avec beaucoup de grâce et de mesure, de malice et d'ironie. Ses «héros» n'ont rien de cette lourdeur que nous regardons souvent comme une garantie de profondeur. Ils sont drôles, sans poids, ni véritables passions. Ils aiment sans aimer, désirent sans se compromettre mais leur portraitiste leur donne tant de charme et d'esprit que nous prenons à le lire le plus délicat des plaisirs.

A ses côtés, chez notre Ministre de Suisse, se tenait Madame *Pernette Chaponnière*. Une Genevoise encore puisqu'elle est la fille de M. Paul Chaponnière, rédacteur au *Journal de Genève* et écrivain du plus réel talent. On doit au père des livres spirituels, sages, vivants et érudits; on doit à la fille, depuis quelques semaines, un roman d'une veine excellente dont la publication constitue un véritable événement dans nos Lettres romandes.

*Toi que nous aimions* (Julliard également) est un livre mélancolique et tendre, douloureux, par moments, et bien des lecteurs essuieront quelques larmes avant de le refermer. Trois êtres s'y affrontent, dans le mystère de leurs sentiments les plus profonds, trois êtres s'y mesurent et s'y déchirent. Le personnage central pourrait faire penser, ça et là, au Grands Meaulnes par sa désinvolture, par l'impossibilité où il se trouve de se contenter du monde présent, par l'éperdue recherche où il se perd. Mais, rassurons-nous: ce garçon possède bien son propre poids de vie et de chair, de misères et d'impossibles tendresses. Et le roman tout entier est nourri de la meilleure et de la plus intime expérience personnelle.

On s'étonnera surtout de trouver en ce premier roman tant de maîtrise technique, tant d'aisance où se révèle le véritable conteur. Jusqu'ici, Madame Pernette Chaponnière s'était contentée de comédies et d'histoires enfantines mais elle débouche d'un coup en pleine maturité artistique, joignant aux dons de l'écrivain le sens des scènes parfaitement conduites. Elle a sa voix, son timbre, sa richesse intérieure, le sens des éclairages et la finesse psychologique. La Suisse romande compte en elle un authentique écrivain.

Joyeux printemps, dès lors, pour nos lettres, quand nous déplorions, l'an dernier, une absence presque complète d'œuvres nouvelles. Du côté des arts plastiques, signalons, à Lausanne, une exposition rétrospective consacrée au regretté *Marcel Poncet*, qui fut un artiste original et puissant. Ses natures mortes, en particulier, attestent les vertus d'un coloriste remarquable et ses vitraux prouvent une fois de plus que, derrière Alexandre Cingria, un mouvement vigoureux remet en honneur les chances de l'art sacré. Poncet, mort voici deux ans, fut l'un des meilleurs ouvriers de cette rénovation. A la cathédrale de Lausanne, à l'église paroissiale de Saint-Maurice, il a signé des œuvres qui resteront.

A Lausanne encore, on pouvait voir, en avril, une exposition importante; celle d'un peintre bien vivant, cette fois, *Albert Chavaz*. Chavaz est d'origine genevoise, mais il est fixé en Valais depuis une vingtaine d'années, à Savièze. On sait quelle place ce village qui domine Sion tient dans la peinture helvétique. Vers 1900, on put parler d'une *Ecole de Savièze* tant furent nombreux les artistes qui se réfugièrent là-haut. Nommons, au hasard, Ritz, Biéler, Dallèves, Vautier, Lapalud, Van Muyden, Burnat-Brovins. Ce fut un vrai Barbizon. Ces peintres s'enchantèrent surtout des trésors du folklore, très riche alors et quasi inexploré.

Il arriva ce qui arrive toujours: toute exagération suscite l'opposition nécessaire. Le folklorisme de l'Ecole de Savièze paraît aujourd'hui assez exécration avant que la génération de nos petits-enfants lui découvre des vertus multiples.

Chavaz n'aime certes pas ses devanciers en peinture saviézanne et s'il s'est fixé là-haut, s'il y vit constamment c'est pour de tout autres raisons que celles qui attiraient jadis les peintres romands. Ce qu'il cherche, au contraire, c'est à surprendre les mouvements d'une vie intérieure discrète, voire mystérieuse, à les transcrire dans la sobriété.

A quarante-cinq ans, Chavaz fait certainement figure de chef de file dans les rangs des peintres romands.

Tandis que Genève honorait la mémoire de *Maurice Barraud*, Neuchâtel offrait à M. *Charly Guyot* le rectorat de son Université et Lausanne confiait à MM. *Jacques Mercanton* et *Gilbert Guisan* les chaires de langue et littérature françaises. On se réjouit de voir des professeurs suisses assumer la formation littéraire de nos jeunes intellectuels. Sans faire preuve d'un chauvinisme mal placé, on peut trouver normal que des maîtres de chez nous, quand leurs compétences sont reconnues, aient la préférence sur des candidats étrangers. Le temps n'est plus où nous devions à tout prix avoir recours à l'aide de nos voisins. Nous possédons une élite érudite comparable à l'élite de n'importe quel pays. Abandonnons dès lors nos complexes et accordons leurs chances les plus larges à ceux qui les méritent.

La Chaux-de-Fonds, enfin, accueille les écrivains suisses qui y tiennent leur congrès. On croit volontiers que le grand village horloger d'hier n'est voué qu'aux rouages mécaniques. La ville des Montagnes, en fait, a le souci des valeurs artistiques et intellectuelles. Conférences et concerts s'y succèdent. Que l'on n'oublie pas ses romanciers, *Jean-Paul Zimmermann* et *Monique Saint-Hélier*. Cette dernière vient de mourir. C'était un grand écrivain.

*Maurice Zermatten*